



Envol. Dossier pour une aide à l'écriture du CNC

Emma Aubin-Boltanski

► To cite this version:

| Emma Aubin-Boltanski. Envol. Dossier pour une aide à l'écriture du CNC. 2020. hal-04308882

HAL Id: hal-04308882

<https://hal.science/hal-04308882>

Preprint submitted on 27 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dossier de demande
D'une aide à l'écriture
CNC
Mars 2020

Envol



Projet de film documentaire 50'
Écrit par Emma Aubin-Boltanski

Résumé

Mahmoud est piégé dans un bidonville qui jouxte le camp de réfugiés de Sabra à Beyrouth. En 2014, il a fui la guerre qui ravage son pays, la Syrie. Matin et soir, il monte sur sa terrasse et s'envole. Il s'adonne au *kashsh*, la « passion du pigeon », un jeu très répandu au Proche-Orient auquel il consacre tous ses temps libres : il fait tourner des escadrilles de pigeons au-dessus des toits. Les yeux rivés vers le ciel, il s'échappe et rêve, mais le *kashsh* engage aussi son honneur et sa virilité, et peut dégénérer. Les armes ne sont jamais loin.



Présentation du projet

Depuis septembre 2018, je mène des enquêtes ethnographiques à Hayy Gharbeh, un bidonville qui jouxte le camp palestinien de Sabra à Beyrouth. Dans cette zone démunie où s'entassent des familles originaires du nord de la Syrie, j'ai rencontré Mahmoud, un colombophile syrien qui, matin et soir, s'évade de la condition misérable où il se trouve par le biais de ses oiseaux. Non seulement Mahmoud m'a initiée au *kashsh* (le jeu du pigeon), mais il m'a introduite dans sa famille et invitée à prendre part à son quotidien. Ma connaissance de l'arabe et mon âge – à 48 ans, on est souvent grand-mère dans la société syrienne – ont facilité mon insertion. Au fil des semaines, le projet de réaliser un film sur ce personnage et sa passion pour les pigeons est né.

L'échappée vers le ciel

La première fois que je suis montée sur la terrasse d'un colombophile (*kashshâsh* en arabe), j'ai physiquement ressenti un sentiment de liberté étourdissant. Après l'étroitesse des rues, l'espace s'ouvrait, soudainement dégagé et lumineux. Des pigeons venaient tout juste de prendre leur envol. Parfaitement coordonnés, gracieux et puissants, ils s'éloignaient en traçant des cercles dans le ciel. Le contraste avec « en bas » la nasse urbaine – grouillante, sombre, menaçante et poisseuse – était saisissant. En m'élevant, je m'étais affranchie de l'emprise de Beyrouth. Monstre hirsute composé de carcasses de parpaings, d'autoponts, d'immeubles criblés de balles, de tours gigantesques, de grues, la ville s'étirait à l'horizon. Mise à distance, elle devenait une scène que je pouvais dominer et posséder du regard. Cette grisante impression d'évasion et de puissance les *kashshâshs* la vivent eux-mêmes. C'est pour elle, que chaque jour, ils remontent sur leur terrasse.

Un entre-soi viril

J'ai visité une dizaine de terrasses de *kashshâshs* à Beyrouth. À chaque fois, j'ai surgi sans prévenir. À chaque fois, j'ai été accueillie par des hommes surpris et amusés de voir une femme étrangère, de surcroît pas toute jeune, apparaître de façon brusque et inattendue dans leur monde parallèle. Une « dame » dans cette réalité-là n'est vraiment pas à sa place. De fait, la société des *kashshâshs* est exclusivement masculine. Elle met en scène un entre-soi viril régi par un code, une éthique (*akhlâq*) propre, et animé d'une passion (*hiwâya*) pour les pigeons. Entre le « haut » et le « bas », entre la société des toits et celle de la rue, la coupure est nette. Elle est physiquement marquée par un accès difficile (surtout pour les femmes) aux terrasses. La barrière est aussi symbolique : « n'y va pas ! ce n'est pas un lieu pour une dame », « Ce sont des menteurs prêts à tout pour leurs pigeons ! » m'avait-on prévenue. L'imaginaire associé aux *kashshâsh* est de fait négatif. Boulangers, plombiers, chômeurs, trafiquants de drogue ou chauffeurs de taxi ; Libanais ou réfugiés, ils sont communément considérés comme des menteurs et des voleurs. Des voyous. On raconte même qu'ils sont interdits de témoignage au tribunal. Ces hommes forment une société à part du fait de la stigmatisation et du rejet dont ils sont l'objet. Ils m'ont acceptée comme spectatrice de leur art et comme témoin de l'éthique qu'ils affirment défendre. Pour certains – dont Mahmoud – je

suis devenue une confidente à qui on raconte des « histoires » de ciel et d'oiseaux, de souffrance et d'exil, de jeu et de violence.

Le *kashsh*, un jeu violent et addictif

Le *kashsh*, l'activité qui définit l'identité du *kashshâsh*, consiste à faire tourner des escadrilles de pigeons au-dessus des toits. L'objectif est d'attirer et de capturer les oiseaux d'un autre joueur. Les intéressés le reconnaissent eux-mêmes : ils sont effectivement prêts à tout pour leurs pigeons. « Ça te prend dans les os, c'est pire que la cocaïne, tu ne peux pas t'en débarrasser » explique l'un d'eux. Un autre, un peu honteux parle d'une « pulsion » irréprensible. Entre l'homme et l'animal, la forme d'attachement ressemble à celle qui lie le chasseur à sa meute de chiens. Certains pigeons font l'objet de considérations individuelles, mais c'est avant tout le groupe qu'ils forment qui importe. Le *kashsh* oscille entre le jeu, la chasse et la violence guerrière. L'abstraction qu'implique le jeu (faire « comme si » on chassait) peut basculer dans une réalité potentiellement dangereuse et violente - chasser réellement et capturer le pigeon d'un autre - ; le simple « plaisir de faire » qui caractérise le jeu peut avoir une finalité, celle d'humilier un adversaire et à travers cet acte réaffirmer ou remettre en cause les hiérarchies sociales et les rôles assignés. Comme pour les combats de coqs décrits par Geertz à Bali, la colombophilie peut être envisagée comme une « histoire » que des hommes « se racontent pour parler d'eux-mêmes ». Il constitue une forme de « commentaire métasocial » sur la société, les rôles qu'elle assigne, les hiérarchies qu'elle impose aux individus.

Un roi sur sa terrasse et...

Mahmoud est l'un des premiers joueurs de pigeons que j'ai rencontrés. C'est Muhammad, un jeune apprenti colombophile qui m'a guidée vers sa terrasse. De son toit, il l'avait interpellé en sifflant et les mains en porte-voix lui avait annoncé qu'une « étrangère » voulaient le voir. « *Tfadallû !* » Ce « bienvenus » énergique et rieur avait fusé de nulle part. L'homme était resté invisible. Lorsque j'ai surgi dans son domaine situé en haut d'une carcasse de béton brut où s'entasse une dizaine de familles syriennes, il était en pleine action. La tête tournée vers le ciel, il faisait tourner sa fronde dans sa main droite. Je le revois le buste légèrement en arrière, prendre de l'élan et d'un mouvement leste et vigoureux, propulser une orange pourrie en direction de ses pigeons. Puis, il s'était immobilisé, s'était tourné vers moi et sans préambule avait lancé d'un ton narquois : « C'est l'heure de partir à la chasse ! » Les yeux vifs, un grand front bombé, la peau tannée, un corps sec et nerveux, il exultait. Il était beau.

... un réfugié syrien à Beyrouth

Le contraste avec l'homme lorsqu'il est en bas est stupéfiant. Ça, je n'ai pu l'appréhender que bien plus tard, car pendant de longs mois je ne l'ai vu que dans son royaume. J'étais dans la rue avec des femmes lorsqu'une personne s'est avancée vers moi en quémendant timidement : « Miss, pourrais-je te parler ? » C'était lui, mais il me fallut quelques secondes pour le reconnaître. Tout ce qui cinglait en lui de vif et d'ardent, cette légèreté joueuse et féroce, ce pas de roi qu'il avait sur sa terrasse au milieu de ses pigeons s'était volatilisés. Petit, maigre, les épaules voûtées, le regard apeuré, la démarche hésitante, j'avais un réfugié en face de moi. « Miss ». Un réfugié qui m'interpellait avec la déférence réservée aux « internationaux » employés dans les ONG. Un de ces hommes ravagés physiquement et psychologiquement par la guerre, l'exil et leur cortège d'humiliations.

Enfermé

Mahmoud a fui Alep, sa ville natale, en 2014 avec sa jeune femme Fatima. Il est père de trois fillettes nées à Beyrouth. Comme la plupart des réfugiés à Hayy Gharbeh il est en situation

irrégulière. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il a échoué dans ce bidonville où la police et l'armée n'interviennent jamais. Aucun endroit n'est assez sûr pour lui. Il se cache. De ce fait sa mobilité est extrêmement réduite. En dehors des moments qu'il passe sur sa terrasse, il reste la plupart du temps enfermé chez lui, dans son taudis minuscule. Il a deux gagne-pains. Il récolte une fois par mois les loyers auprès des familles syriennes qui s'entassent dans son immeuble pour son propriétaire libanais. En échange, ce dernier le loge gratuitement et l'autorise à installer des pigeonniers sur la terrasse. Par ailleurs, la nuit, à quelques mètres de chez lui, Mahmoud assure le gardiennage et la maintenance de l'immense générateur électrique qui desserre la moitié des habitations du bidonville. De peur d'être contrôlé, il ne sort que très rarement du périmètre réduit de Hayy Gharbeh. Son épouse Fatima est elle aussi en situation irrégulière, mais sa capacité de mouvement est beaucoup plus grande d'une part parce que les femmes sont rarement arrêtées et, d'autre part, parce qu'elle est « bénéficiaire » des « activités » d'une ONG internationale qui l'amènent à sortir régulièrement du bidonville. Cette configuration paradoxale – un mari contraint à l'immobilité et une femme au contraire très mobile – est courante dans la population réfugiée au Liban.

Le jeu du pigeon ou l'échappée vers le ciel

Qu'a-t-il fait de 2011 à 2014 ? A-t-il combattu ? Que pense-t-il des événements qui ravagent son pays ? Mahmoud préfère esquiver ces questions. Et puis dit-il de toutes les façons les dates s'embrouillent dans sa tête, il ne sait plus trop comment toute cette histoire a commencé, il n'y comprend rien parce que la politique c'est pas son truc. Mahmoud a peur et il a raison. Au Liban, et surtout à Hayy Gharbeh, lorsqu'on est pauvre et sans soutien, il vaut mieux se taire. Par contre, quand il s'agit de ses volatiles, l'homme devient intarissable, précis et sûr de lui. Il faut dire qu'il a une très longue expérience dans l'art d'élever les pigeons et de les dresser. Il a commencé à l'âge de quinze ans et depuis, rien, ni la guerre, ni l'exil, ni la misère n'a jamais réussi à l'éloigner de cette passion. Aujourd'hui, il a tout perdu, il est déraciné : plus de maison, plus de parents, plus de métier. Mais le ciel, son espace de liberté, lui ne s'est pas dérobé. Sur sa terrasse avec ses pigeons, Mahmoud tient le fil d'une continuité avec sa vie d'avant. Ses connaissances en aviculture sont impressionnantes et il aime le montrer. L'élevage des pigeons nécessite l'acquisition d'un savoir complexe : vétérinaire (les pigeons sont fragiles, il faut savoir les soigner ; leur reproduction également nécessite une attention particulière) et surtout taxinomique. Mahmoud aime énumérer les races de pigeons qui se comptent par centaines. Pour chacune il décrit avec une précision inouïe les différentes caractéristiques : la forme du bec, la couleur du plumage, l'épaisseur de l'anneau oculaire, etc. La plupart du temps les pigeons portent des noms de pays, leurs lieux d'origine supposés. L'escadrille de Mahmoud comprend une quinzaine de types différents. « Là, regarde, c'est un *Pakistanaï*, derrière un *Damascène* et devant lui un *Belge*, plus loin un *Jordanien*... » Parfois il entreprend de les nommer au moment de leur envol dans le ciel. Et c'est alors le monde qui vole en rang serré au-dessus de la tête du réfugié piégé dans son lieu d'exil.

Axes d'écritures

De septembre 2018 à novembre 2019, j'ai régulièrement rendu visite à Mahmoud et sa famille. Sur sa terrasse, j'ai observé les gestes du colombophile en pleine action. Dans le réduit qui lui sert de logement, j'ai pris part à des moments de sa vie familiale : repas, jeu avec les enfants, café, etc. J'ai également assisté à des moments d'échange et d'initiation avec Muhammad, l'adolescent « pris » par la passion du kashsh. Les axes d'écritures qui suivent ont été rédigés à partir des nombreuses notes consignées pendant ou immédiatement après ces rencontres. Je me suis également appuyée sur un entretien filmé (de 65 minutes) réalisé en novembre 2018, ainsi que sur des images de repérage. Ces axes peuvent être envisagés comme les principaux fils de la trame du film que j'aimerais développer.

Du ciel à la terre, du rêve à la réalité

Sur la terrasse de Mahmoud. Nous sommes en novembre. Il est 16h, le soleil décline. À cette saison, la lumière est particulièrement belle. Nous contemplons des escadrilles de pigeons qui volent en traçant des cercles. À intervalles réguliers elles se mélangent et se séparent. L'agitation de la ville paraît lointaine. Les sons aériens dominent : bruissements d'ailes, vent, quelques sifflements. Muni d'une longue perche sur laquelle est accroché un sac en plastique noir, Mahmoud dessine des huit dans l'air. Au-dessus de lui, un groupe de pigeons paraît suivre ses mouvements circulaires. Gestes en miroir de l'homme et de l'animal. Ce curieux dialogue a quelque chose d'hypnotique.

La nasse. Dans un second temps, le spectateur est introduit à la vie « d'en bas », à la nasse urbaine qu'est le bidonville de Hayy Gharbeh, en longeant de haut en bas la façade d'un immeuble décati criblé de balles. Les sons de la ville (circulation automobile, cris des vendeurs ambulants, vrombissements des générateurs électriques) s'imposent progressivement. Puis, le film propose une plongée dans les venelles insalubres de Hayy Gharbeh. On suit Mahmoud à travers de très gros plans de ses pieds évoluant entre les déchets et les rigoles formées par les débordements d'égout. En voix off, on l'entend raconter sa fuite d'Alep avec ses pigeons : « Des soldats sont venus. Moi je ne sais pas à quel groupe armé ils appartenaient. Ils m'ont dit que je devais partir, que je n'avais pas le droit de rester là-bas. J'ai dit OK, mais je veux prendre mes pigeons avec moi. »

« Kull shî râh ! » (Tout est parti en fumée !)

Dans l'entrepôt qui abrite le générateur électrique, assis à proximité de l'immense machine noire, Mahmoud explique en quoi consiste son travail, que son patron lui donne « en fonction de son humeur » environ 300 000 LL (200 dollars) par mois. Le vrombissement du monstre métallique dont il assure l'entretien toutes les nuits est si fort qu'on l'entend difficilement. Ses traits sont tirés, son regard est sombre. Il manipule nerveusement un briquet. Il raconte qu'il a dû vendre ses pigeons pour survivre au cours de sa fuite. À intervalles réguliers, pour signifier qu'il a tout perdu, qu'il n'a plus rien, il frappe dans les mains et s'exclame : « kull shî râh ! » (Tout est parti en fumée !) Il se tait quelques instants, les yeux dans le vague, puis il se redresse pour expliquer qu'il aurait voulu que ses pigeons restent en Syrie, qu'à chaque fois qu'il en vendait un il faisait promettre à l'acheteur de le garder à l'intérieur du pays.

Puis on retrouve Mahmoud dans un « **café de pigeons** » où des centaines de volières en métal sont disposées les unes sur les autres. On le suit alors qu'il examine d'un œil expert l'un des volatiles exposés. Derrière lui un acheteur négocie le prix d'un « Gujarati », une race très appréciée. Le vendeur résiste. Le ton monte. Mahmoud suit l'échange sans se retourner. Il finit par prendre place à une table. Il allume une cigarette, et reste là seul et pensif sans rien commander. En voix off, il poursuit son récit : J'ai appris que quelques-uns de mes pigeons étaient passés au Liban. J'en ai retrouvé quatre dans un café de pigeons. J'ai dit au type qui les vendait : 'Ces pigeons sont à moi. Je peux te donner précisément toutes leurs caractéristiques.' Il m'a dit : 'OK si tu y arrives, je te les rends' Je l'ai fait. (...) Je pouvais décrire les bagues qu'ils avaient aux pattes. C'est moi qui les leur avais mises. Mais le type a refusé de me les rendre. Il voulait me les vendre 1000 dollars chacun !»

Fatima et la « pulsion » de son mari

Retour dans l'appartement. Récemment Mahmoud a fait venir de Homs un couple de pigeons de race syrienne. Il montre des photos de ces deux oiseaux sur son téléphone. Son regard s'éclaire, le son de sa voix monte d'un cran : fièrement, il détaille les caractéristiques physiques de ses oiseaux : « chers », « beaux », « puissants » et « intelligents ». Puis il demande à Fatima, sa femme, de nous servir un café. Fatima fait des va-et-vient entre le réchaud et l'espace aménagé en salon. Les deux filles aînées du couple jouent avec un trousseau de clés. Leur père les rappelle à l'ordre de temps à autre. Puis la voix de Fatima fuse. Sur un ton mi-taquin mi-exaspéré, elle donne son point de vue sur son *kashshâsh* de mari : « Moi je n'ai pas de problème avec les pigeons si tout l'argent ne passe pas dedans, s'il ne manque rien dans la maison. Et puis parfois, Mahmoud reste très longtemps sur le toit, il ne revient pas, il ne déjeune pas, ne dîne pas avec nous pour être avec ses pigeons. Il est tout le temps en haut sur le toit. » Mahmoud est un peu gêné, mais il écoute attentivement. Il commente : « Parfois quand j'achète un pigeon à 30 000 LL (20 dollars), elle s'énerve et me dit : pourquoi tu as mis 30 000 LL dans un pigeon ? » Fatima confirme : « Oui ça m'énerve surtout si on manque de quelque chose dans la maison. Ici on n'est pas chez nous. » Mahmoud reprend la parole, un peu honteux il précise : « Oui c'est une pulsion. Je ne peux pas m'en empêcher. Je vois un pigeon, je me dis qu'il est mieux que ceux que j'ai, je dois l'acheter. C'est une pulsion. Je ne peux pas me retenir ».

Des hommes et des pigeons

Sur la terrasse. Mahmoud vient voir son fameux couple de pigeons syriens. Il ouvre un petit pigeonier et en ressort d'abord le mâle. Il rayonne. Face à la caméra, il se lance dans une leçon d'ornithologie. Ses mains manipulent habilement l'animal : il commence par montrer le bec et les anneaux oculaires, puis il déploie une des ailes du pigeon en nous expliquant qu'il lui a coupé les plumes, le temps qu'il s'habitue à sa nouvelle « maison » et à sa nouvelle « femme ». Dans quarante jours, les plumes auront repoussé et il pourra voler avec les autres. Ensuite, Mahmoud nous fait voir la femelle. Il palpe l'abdomen inférieur de l'animal : « Elle va pondre dans une semaine », annonce-t-il tout content. Puis il précise : « Elle aura toujours des ailes coupées. Une femelle reste à la maison. Elle ne vole jamais. Elle ne sort du pigeonier que pour faire revenir les mâles sur la terrasse. »

Un sifflement strident transperce le silence. Mahmoud traverse la terrasse à grandes enjambées. Arrivé de l'autre côté, les mains en porte-voix, il crie « *yalla ta'* » (allez, viens !) « C'est Muhammad qui arrive », annonce-t-il.

Arrivée de Muhammad sur la terrasse. Comme à son habitude, l'adolescent me lance un « hello » moqueur. Sa mèche décolorée lui recouvre l'œil droit. De temps à autre, il la dégage d'un mouvement de tête énergique. Elle retombe. Il s'en fout. Il est hilare. Il frime.

Les séquences suivantes sont centrées sur les interactions entre l'adulte et l'adolescent, entre les deux *kashshâshs* et les pigeons. Les portes des pigeonniers collectifs sont ouvertes. Les oiseaux, que des mâles sortent en se bousculant et se dispersent sur la terrasse. On distingue le trait vert fluo que Mahmoud a tracé sur leurs ailes pour les marquer. Tels des caïds à plume, leur démarche est saccadée, leurs poitrines gonflées, ils roucoulent énergiquement, se donnent des coups de bec, font entendre les grelots de leurs bagues... Ils dégagent un entrain contagieux.

« Prends le drapeau ! » ordonne Mahmoud à l'adolescent. Celui-ci s'empare d'un long bâton au bout duquel un sac en plastique noir a été accroché. C'est le signal du départ. Dans un premier temps, en bons soldats, les pigeons se perchent en rang serré sur le promontoire qui borde la terrasse. Mahmoud siffle et d'un seul mouvement sa troupe s'élance dans le ciel.

Sans quitter son escadrille des yeux, Mahmoud explique les principes de « l'éthique » du *kashshâsh* au jeune Muhammad. Le *kashsh* n'est pas qu'un « jeu », c'est aussi une « discipline ». Des règles doivent être respectées, en particulier celles du *sulh* (conciliation) et du *sayd* (chasse) : on n'attrape jamais les pigeons d'un voisin avec qui on est en *sulh*, en revanche quand on est en *sayd*, la chasse est ouverte. Pour éviter les problèmes avec les voisins, on siffle le moins possible. Surtout on veille à ne jamais attraper les pigeons d'un caïd du bidonville : ce serait trop dangereux.

Il donne des conseils de dressage également : « les pigeons il faut les endurcir. Tu vois un peu comme un mec à l'armée, il fait un entraînement hyper dur, c'est la même chose pour le pigeon qu'on enrôle ». Il faut rester attentif, concentré, ne pas se relâcher. En un mot, se contrôler. Mohammad paraît métamorphosé par l'exercice. Tout dans son corps dit la tension qui soudain l'anime et le redresse : ses sourcils froncés, ses lèvres pincées, son cou tendu, ses bras croisés. Et surtout sa mèche enfin rangée derrière l'oreille.

Des pigeons abattus à la kalachnikov

Sur la terrasse. Sur un plan général du ciel, on voit l'escadrille de pigeons de Mahmoud revenir sur la terrasse en deux temps : d'abord ils se perchent sur le promontoire au pied duquel des filets sont disposés, puis ils descendent sur le sol où des graines ont été jetées. Mahmoud évoque avec fierté la première escadrille qu'il s'est constituée en arrivant à Beyrouth. Bien dressés, ses oiseaux étaient devenus des chasseurs exceptionnels. À chaque lâcher, ils revenaient avec des proies. Tout en racontant, Mahmoud mime un oiseau en vol : il bat l'air des bras et le cou tendu en avant, il plisse les yeux : « Mes pigeons volaient comme ça pas trop haut, au ras des toits et qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils balayaient (*bikishû*) la voie, ils ramassaient les pigeons sur leur chemin, ils les ramenaient ici ».

Les autres *kashshâshs*, en particulier les maîtres du quartier affiliés au parti/milice Amal ont fini par prendre ombrage. Sur un gros plan de la ville sombre et menaçante, Mahmoud poursuit son récit. On perçoit dans sa voix une rage contenue. Ses pigeons ont fini par être abattus un à un par un caïd de Hayy Gharbeh, un certain Ali Shahrour : « La première fois il

m'en a descendu quinze à la kalachnikov. J'ai arrêté de les faire voler une semaine, j'ai recommencé... il m'en a encore descendu douze... »

Dignité blessée et apprentissage de la haine

On retrouve Mahmoud **dans le taudis** qu'il habite avec sa famille. Il fume cigarette sur cigarette assis sur son canapé. Il paraît très affecté. Il vient de se faire insulter par un voisin pour une histoire de générateur électrique. Il rejoue la scène : « 'Descends un peu, animal !' qu'il m'a dit. » Il me prend à témoin : « Tu as entendu ? Je pourrais me battre et le flinguer à cause de ce qu'il m'a dit... Il a blessé mon honneur... Mais je suis chez lui, dans son quartier... je suis Syrien et lui Libanais... » Mahmoud est furieux, mais il ne crie pas. Il a peur : les murs de son taudis ne sont pas bien épais, l'autre pourrait entendre. Il murmure, mais les mots restent violents : « Si j'étais chez moi, le Libanais, ce mec ne pourrait pas ouvrir la gueule comme il l'a fait. Nous les Syriens, on a appris la haine au Liban. Il y a beaucoup de Syriens qui s'en sont pris plein la gueule ici. Beaucoup se disent que quand ils reviendront chez eux, ils en feront baver aux Libanais. Ici on ne peut rien faire ». Fatima qui jusque-là paraissait complètement absorbée par la préparation du repas interrompt son mari d'une voix ferme : « Oui ici on n'est pas chez nous et donc tu ne mouftes pas. C'est comme ça. Si on nous chasse d'ici, où irons- nous ? Si on te tue, que deviendrons-nous ? »

L'échappée vers le ciel, rêver de puissance

Mahmoud m'a donné rendez-vous sur **sa terrasse** à 18h : il va pour la première fois faire voler le pigeon « syrien » dont il est si fier. Sa troupe est déjà dans le ciel. Impécablement synchronisés, les volatiles tracent des cercles et des huit presque parfaits. La tête légèrement basculée en arrière, Mahmoud prend son temps : il suit du regard le mouvement de ses oiseaux. On l'entend décliner l'identité de chacun : « Les deux Belges, le Pakistanais, le Bagdadien, les quatre Gujaratis, etc. » Un planisphère d'oiseaux se déploie au-dessus de lui. Puis c'est le lâcher du « nouveau », le Syrien de Homs qui sans hésiter s'intègre dans l'escadrille. Je demande à Mahmoud s'il ne craint pas que son favori ne revienne pas. Il répond : « Les pigeons retournent toujours chez eux, dans leur maison. Celui-ci est vraiment un balaise. Il retournera peut-être chez lui, là-bas à Homs... Mais je n'ai pas trop de soucis à me faire, il reviendra ici parce que là-bas, à l'endroit où il vivait il n'y a plus rien, tout est détruit ». Sur un ton un peu rêveur, les yeux dans le vague il poursuit : « Le pigeon est très intelligent. Il s'oriente grâce à la mer. Il sait retrouver son chemin vers la Syrie ». Se tournant vers moi, le regard soudainement fixe, il annonce sur un ton assuré : « Si Ali Shahrour flingue encore mes oiseaux, tu sais ce que je ferai ? J'élèverai un faucon. Je lui ferai bouffer des pigeons tous les jours et je le lâcherai au moment où Ali Shahrour fait tourner sa troupe. Mon faucon tuera ses pigeons un à un ». De nouveau je l'interroge : « Tu n'as pas peur d'y laisser la peau ? » Il hausse les épaules et prononce cette phrase énigmatique : « Pour moi toutes les voies sont bloquées, il ne me reste plus que le Ciel ».

Note d'intention et de réalisation

D'un désir de transcendance à l'autre

Envol entend poursuivre une réflexion sur le désir de transcendance. Pendant plusieurs années, j'ai suivi le parcours de Catherine Fahmi, une mystique maronite de Beyrouth qui régulièrement incarne la Vierge et le Christ et délivre des messages divins. En engageant son corps dans une expérience extrême, cette mystique cherche à transcender et par là à remettre en cause un ordre social et religieux dans lequel les femmes demeurent subalternes. Une forme de protestation en somme qui s'exprime par le biais d'un corps souffrant et stigmatisé « comme » le Christ. Ce travail a donné lieu à la réalisation d'un film intitulé *Catherine ou le corps de la Passion* (57'). À travers les pigeons qui s'envolent et évoluent librement dans le ciel, les colombophiles de Beyrouth souvent pauvres et sans horizon rêvent également d'un ailleurs possible, d'un renversement de situation et d'une dignité retrouvée. « Mais à quoi ça sert ? » Lorsque de retour à Paris j'ai raconté à des proches ou encore à des collègues ces hommes qui, à Beyrouth, font voler des pigeons au-dessus des toits, cette question revenait souvent. Elle me désarçonnait. Le sous-entendu moral était clair : comment des réfugiés misérables peuvent-ils s'offrir le luxe d'une pratique inutile ? Tous leurs gestes ne devraient-ils pas être orientés vers la survie ? Contre ce présupposé largement partagé, je souhaiterais montrer que le rêve – que je conçois comme la capacité du sujet à se projeter hors de soi et hors de la réalité sociale et politique dans laquelle il se trouve enfermé –, est une condition *sine qua non* pour continuer à exister. Tourbillons hypnotiques des pigeons, sifflements stridents, « ta'ta' » rauques et langoureux, chuintements d'une fronde qui vrille... *Envol* dressera le portrait de Mahmoud en le suivant dans son quotidien de réfugié et en l'accompagnant dans le territoire onirique qu'il se construit sur sa terrasse : un monde d'images et de sons que seul un film peut restituer.

Thierry Magniez

J'ai eu la chance de rencontrer à Beyrouth un chef opérateur qui a accepté de m'accompagner sur le terrain à partir de novembre 2018. Photographe et cameraman de talent, Thierry Magniez a l'habitude de collaborer avec des chercheurs. De 2009 à 2015, il a travaillé au Muséum National d'Histoire Naturelle dans le cadre de grandes expéditions en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Guadeloupe et Guyane. À Beyrouth, où il réside depuis 2015, il a réalisé deux films sur le développement durable et la biodiversité pour l'Université Saint-Joseph. À partir de novembre 2018, il m'a accompagnée sur le terrain pour effectuer des repérages et pour y amener progressivement le projet du film. Ce préalable à la phase de tournage a permis non seulement de construire un lien de confiance avec Mahmoud et ses proches, mais de les familiariser avec la caméra. Cette première « observation filmante » nous a également donné l'occasion d'engager une réflexion sur le dispositif filmique à mettre en place.

Dispositif général

Envol raconte l'histoire d'un homme humilié qui, sur sa terrasse et au contact de ses pigeons, rêve de voyage, de puissance et de dignité retrouvée. Deux espaces contrastés serviront de cadre au film - un « en bas » et un « en haut » - pour mieux dévoiler les deux facettes du personnage : d'une part, le rescapé de la guerre atteint dans sa dignité et sans horizon piégé dans un « en-bas » poisseux et étouffant (les rues du bidonville, son logement insalubre) et, d'autre part, le maître colombophile rayonnant, s'échappant avec ses volatiles vers un « en-haut » (sa terrasse et le ciel) ouvert et libérateur. Des envols de pigeons ponctueront la narration.

L'image

Thierry Magniez sera au cadre tout au long du tournage. Une caméra légère de haute définition sera utilisée. L'objectif sera de rendre compte par l'image du contraste entre la vie d'en bas (effets de nasse, chaos urbain, ruelles étroites et sales) et la vie d'en haut (dégagement sur le ciel, beauté et calme des lieux). **Sur la terrasse**, il s'agira de privilégier des prises de vue en plans larges, stables et esthétiques. En revanche « en bas », **dans la rue**, les séquences seront filmées caméra au poing dans l'objectif de rendre compte du désordre qui y règne. Les images **à l'intérieur du réduit** sombre et humide où vivent Mahmoud et sa famille seront tournées avec un trépied et en plans serrés (pour les entretiens) avec une caméra au poing pour les séquences de vie familiale (repas, café). La scène se situant dans le café de pigeons sera également tournée caméra au poing.

Le son

Il s'agira également de rendre compte par le son du contraste entre l'« en-haut » et l'« en-bas ». **Dans les venelles de Hayy Gharbeh**, la cacophonie urbaine sera signifiée par le vrombissement des générateurs électriques, par le surgissement plus ponctuel des cris des marchands ambulants, le son des téléviseurs et des autoradios. **Dans l'appartement**, l'atmosphère sonore du bidonville sera atténuée tout en étant bien présente pour indiquer la précarité des habitations et le manque d'intimité. **Sur la terrasse** où Mahmoud fait voler ses pigeons, la ville sera mise à distance pour laisser percevoir des sons plus ténus et subtils - bruissements d'ailes, roucoulements, crissement des serres sur le sol-, ainsi que le langage utilisé par le colombophile pour s'adresser à ses volatiles : sifflements, battements de mains, *ta'ta'* (« viens, viens ! ») gutturaux, crépitements des graines jetées au sol. La captation sonore sera également attentive aux moments d'échange entre Mahmoud et les autres *kashshâshs* que ceux-ci soient invités sur sa terrasse (comme le jeune Muhammad) ou qu'ils soient sur un autre toit à quelques mètres de distance. Ces sons accompagnés de plans larges suggéreront la société en satellites des terrasses. Telles des syncopes, des coups de feu viendront briser le rythme et rappeler l'omniprésence de la violence dans le bidonville de Hayy Gharbeh.

Mahmoud se raconte

Envol sera en partie raconté par Mahmoud. Très expressif avec ou sans les mots, on comprend sans mal ce qui le traverse : la souffrance et l'humiliation de l'homme qui a tout perdu, le transport et l'exaltation du joueur qui s'évade et voyage à travers ses pigeons, qui rêve aussi d'un renversement de situation, d'une puissance retrouvée. Dans les scènes où Mahmoud interagit avec ses pigeons ou tout simplement les observe, la caméra sera attentive à son regard et aux expressions de son visage qui disent l'attachement et l'admiration qu'il porte à ses oiseaux, à leur vitalité, à leur puissance de détermination et à leur énergie.

Les lieux

Le bidonville de Hayy Gharbeh



Le film se déroulera pour sa majeure partie dans le bidonville de Hayy Gharbeh, à Beyrouth. Situé entre le camp palestinien de Sabra et la cité sportive, à la lisière d'une autoroute conduisant à l'aéroport, Hayy Gharbeh est une *zone urbaine* au sens propre. Contrôlée par Amal un parti-milice chiite, ni l'armée ni la police n'ose y intervenir. À l'origine habité par des chiites venus de la Bekaa et des Doms (gitans du Moyen-Orient), il accueille depuis 2011 des réfugiés syriens. Ceux-ci sont généralement en situation illégale et misérables. L'habitat dit « informel » s'y est considérablement développé ces dernières années : des familles s'entassent dans des constructions d'un à trois étages, de simples blocs de béton montés les uns sur les autres et recouverts de tôles ou de bâches en plastique. « Tu ne peux pas tomber plus bas qu'ici et quand tu y es c'est impossible d'en sortir », me disait une de ses habitantes. De fait, avec ses ruelles étroites jonchées d'ordures, ses égouts débordants, ses immeubles de guingois et ses écheveaux de fils électriques, Hayy Gharbeh paraît être à la fois un abîme et une immense prison. Il sera filmé comme tels.

La terrasse de Mahmoud



La terrasse sur laquelle Mahmoud a installé ses pigeons se trouve au-dessus du bâtiment où il vit avec sa famille. À Hayy Gharbeh, c'est l'une des terrasses les plus élevées et les plus vastes. Après avoir obtenu l'accord de son propriétaire libanais, Mahmoud a aménagé l'espace, construit de ses mains plusieurs pigeonniers, élevé des promontoires et installé des filets liés à une corde qui se rabattent pour attraper les pigeons égarés. Contrairement aux ruelles du quartier, la terrasse sera filmée sous l'angle d'un espace ouvert et libérateur.

Le logement de Mahmoud et sa famille



Mahmoud et sa famille vivent dans un réduit sombre et insalubre, à l'entrée d'un bâtiment fait de brique et de broc, un entassement aléatoire de cubes de béton brut de trois étages. Le logement est composé d'un couloir (où se succèdent en enfilade une cuisine et un espace salon) et d'une chambre minuscule. Il n'y a aucune fenêtre. L'électricité est intermittente.

Le café de pigeons



Mahmoud se rend régulièrement dans des « cafés de pigeons ». À la fois oisellerie et troquet, ce sont des lieux de sociabilité exclusivement masculins. Les *kashshâshs* s'y retrouvent pour acheter des pigeons et/ou pour discuter en buvant un café ou en fumant une chicha. Les conversations tournent autour de la passion qui réunit ces hommes : du dernier arrivage de Syrie, d'une maladie qui tue les oiseaux, des prouesses d'un *kashshâsh* qui a capturé des pigeons, du manque d'éthique d'un autre.

Le générateur électrique

L'entrepôt où se trouve le générateur électrique qui dessert le bidonville est un lieu extrêmement sensible. Des hommes en armes sont stationnés à l'entrée car dans cette zone de non droit, il a été souvent la cible d'attaques de la part de bandes qui souhaitent en prendre le contrôle. Pour l'heure, une famille chiite affiliée au parti/milice Amal le dirige et en tire tous les bénéfices. J'ai pu y accompagner Mahmoud, mais à condition de ne prendre aucune photo. Des caméras de surveillance sont disposées autour de l'immense cube métallique (4m de haut, 3m de côté) peint en noir. C'est dans cet entrepôt sombre où la chaleur est étouffante et le bruit des machines infernal que Mahmoud travaille la nuit. Pour pouvoir filmer dans ce lieu il me faudra demander l'autorisation à la famille qui en assure le contrôle. Ou, éventuellement, trouver un générateur alternatif, situé dans un quartier moins sensible.

Personnages secondaires

Mohammad



Muhammad est un Dom. Ce terme désigne les gitans du Moyen-Orient. À quinze ans, il paraît tout juste sorti de l'enfance avec son visage rondouillard, des grands yeux rieurs et un sourire large et franc. Dans le même temps, il a déjà la voix grave et éraillée du fumeur. Et cette longue mèche de cheveux qu'il dégage à intervalles réguliers d'un mouvement de tête nerveux. Il fait toujours le mec. C'est un violent, un agité, déjà un voyou. Il adore crapahuter sur les terrasses. Parce qu'il bondit, saute, grimpe les murets en parpaing avec une dextérité inouïe malgré ses savates trop grandes, dans le quartier on l'appelle « *al-kird* » (le singe). Depuis deux ans, il est accroc aux pigeons. C'est Mahmoud qui le forme. La scène centrée sur le lien de transmission entre le maître colombophile et son apprenti, permettra notamment de donner à voir et à entendre ce que le premier entend par *akhlâq*, « l'éthique » du *kashshâsh* : une discipline, une façon de se tenir, de se dominer, de ne pas se relâcher, une nécessité pour trouver sa place dans l'ordre qui régit le ciel, un espace ouvert, mais territorialisé, approprié et rythmé par des oiseaux en relation avec des humains. En somme Mahmoud apprend au gamin des rues que même à Hayy Gharbeh la violence pure n'est pas l'unique voie pour se distinguer.

Fatima



Fatima, la vingtaine, est la femme de Mahmoud. Elle se montre très rarement sur la terrasse. Jolie, elle arbore un piercing discret sur la narine droite. C'est la seule coquetterie toujours visible qu'elle s'autorise. À l'extérieur de sa maison, elle est strictement voilée. À l'intérieur, au contraire, lorsque je suis seule avec elle et ses trois fillettes, elle porte des habits courts et moulants et laisse flotter ses longs cheveux sur ses épaules. Mais lorsque la caméra est là, elle revêt précipitamment un foulard et un vêtement ample. À sa façon, elle incarne le principe de réalité. Elle se retrouve souvent dans la situation de rappeler à Mahmoud les exigences du monde insatisfaisant, misérable et surtout dangereux dans lequel ils sont contraints d'évoluer depuis leur départ d'Alep. Elle ramène constamment sur terre son mari rêveur. « Ici on n'est pas chez nous, que deviendrions-nous s'il t'arrive quelque chose ? » Elle dit ne pas trop comprendre sa passion : « Ça ne sert à rien tous ces pigeons : c'est de l'argent gaspillé pour rien. Et en plus ça peut nous attirer des ennuis ».

Les pigeons



Les pigeons seront considérés comme des personnages du film, en particulier le « couple » venu de Homs auquel Mahmoud tient plus particulièrement. Des ornithologues se sont attachés à démontrer que les oiseaux sont des animaux fondamentalement sociaux. Les pigeons non seulement aiment vivre en communauté, mais s'attachent aux êtres humains qui prennent soin d'eux (les nourrissent et les soignent), les parent (en les ornant de bagues et parfois de boucles d'oreilles) et engagent quotidiennement des dialogues avec eux. Dans les scènes filmées sur la terrasse, ainsi que dans le ciel, la caméra sera particulièrement attentive à leurs façons d'habiter les lieux, de « faire territoire » en interaction avec leur maître. Elle détaillera aussi leurs « intentions spectaculaires » : leurs chorégraphies et leurs conduites expressives : les roucoulements, les postures et cette façon si singulière qu'ils ont d'arpenter en rythme le sol de la terrasse en faisant tinter leurs grelots tels des soldats bien disciplinés. Elle s'arrêtera sur les attentions et les gestes de Mahmoud à leur égard : déployer leurs ailes et souffler sur les plumes, palper l'abdomen, étirer doucement le cou, etc.

